

Bibliothèque numérique

medic@

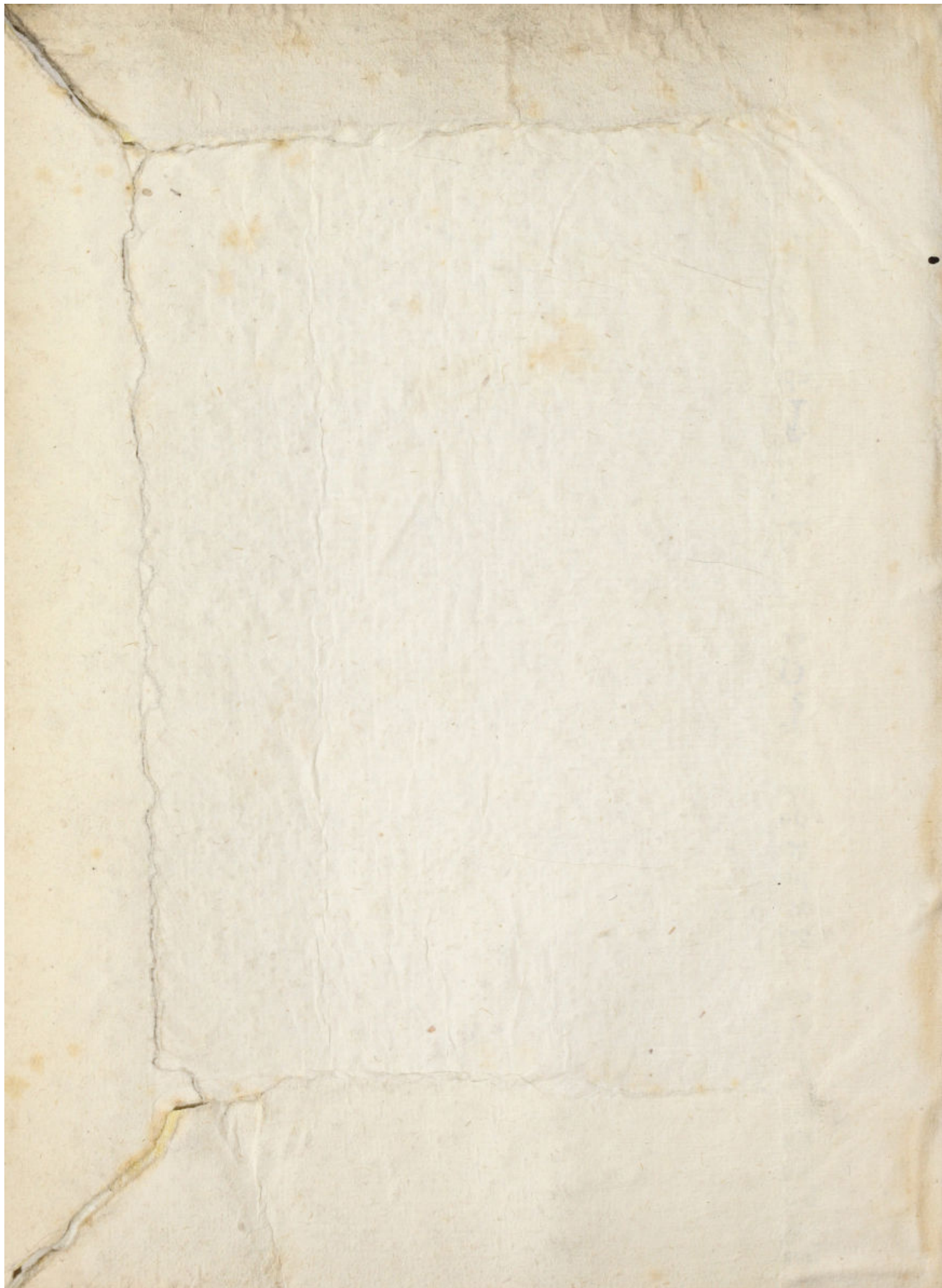
**La Brosse, Guy de. Au Roy [à propos
du Jardin des plantes]**

*[Lieu de publication inconnu] : [éditeur inconnu],
[vers 162.].*

Cote : BIU Santé Pharmacie RES 11957 (1)







Juy de La Brosse.

Advis d'efensif du Jardin royal des plantes
médicinales & Paris.

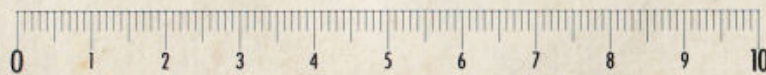
Paris, 1636, in-4°

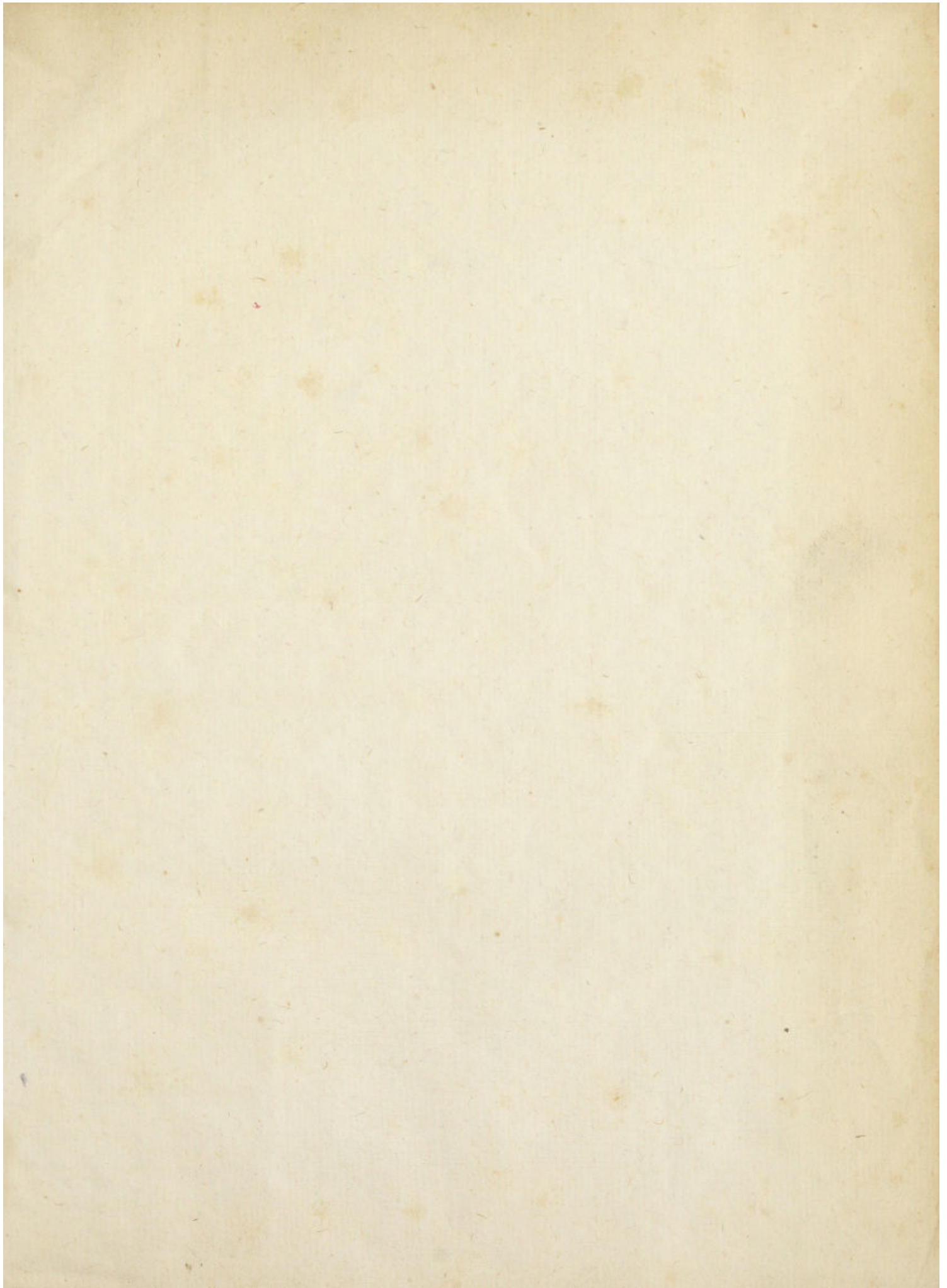
864

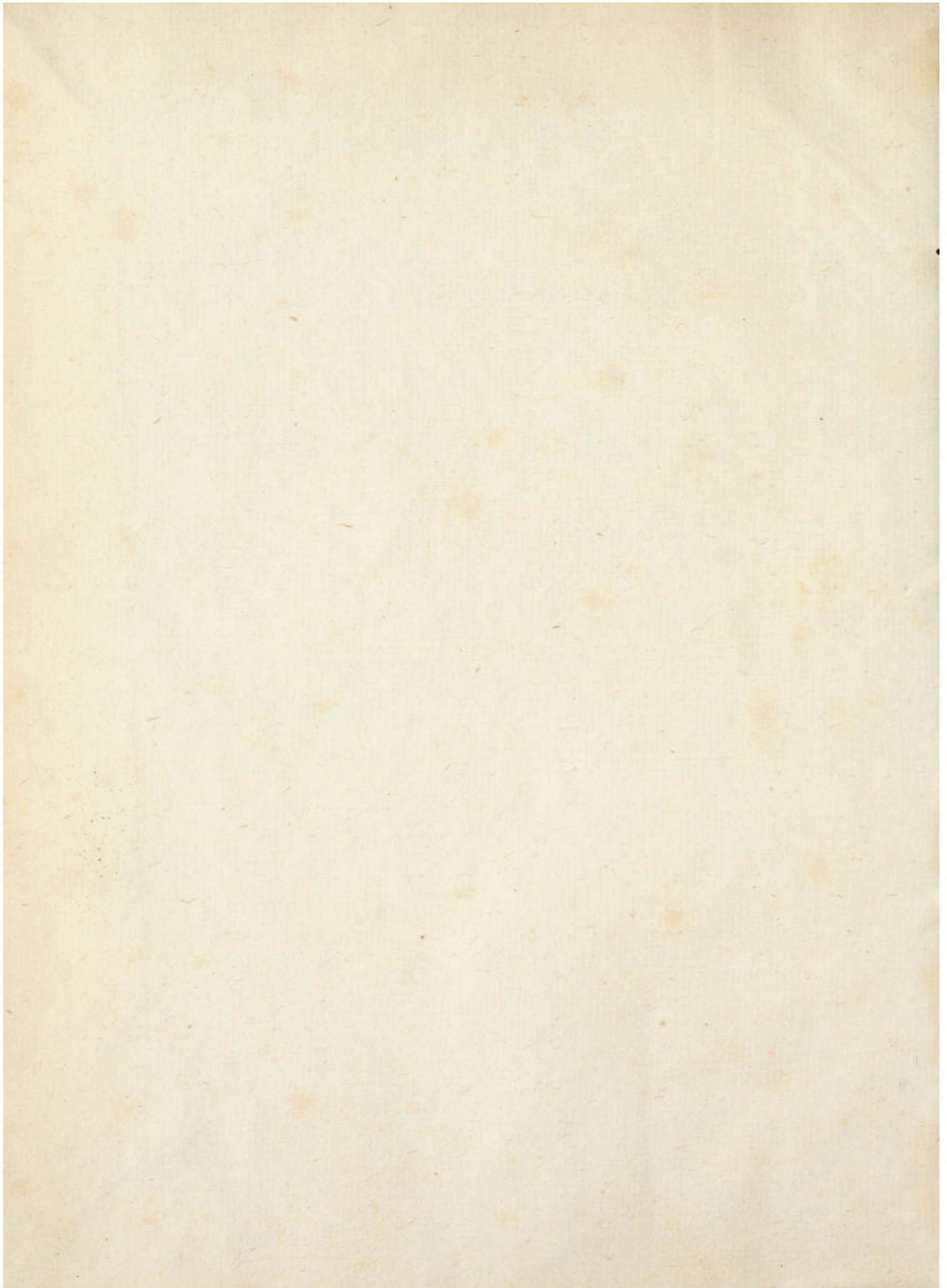
1682

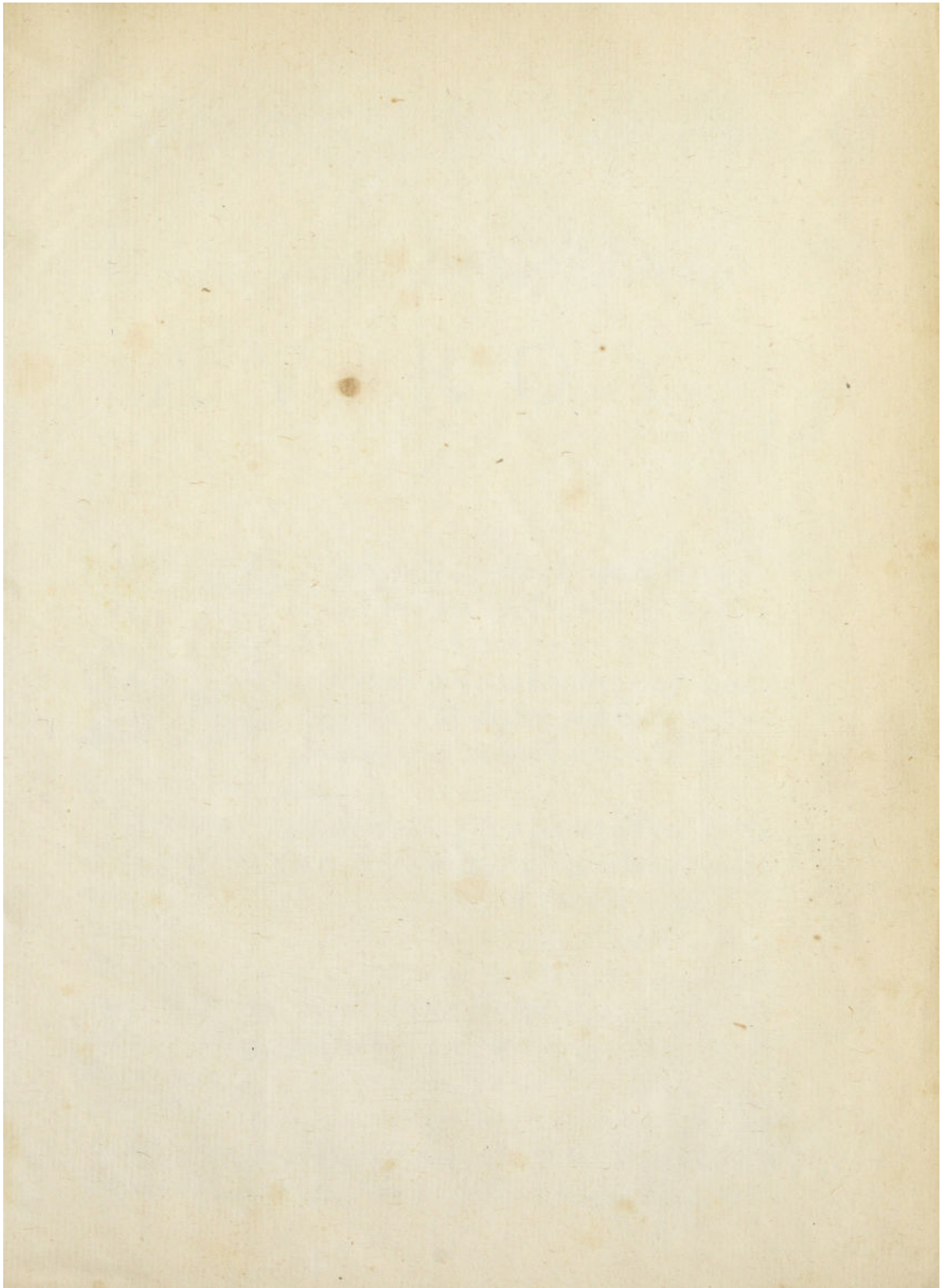
Le Roy
à propos du Jardin des plantes

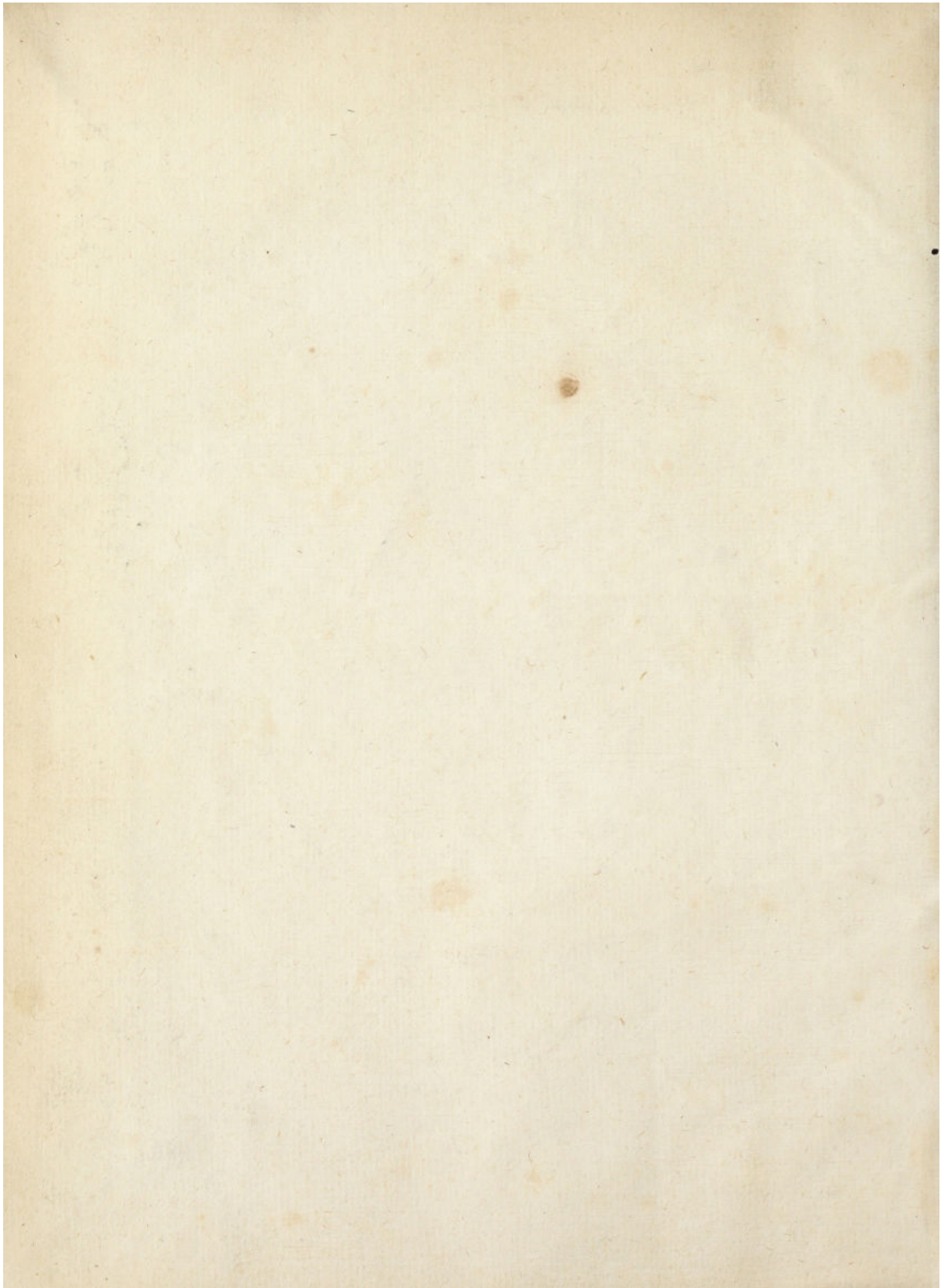
1682













AV ROY.

SIRE,



LE propose à vostre Majesté la construction d'un Jardin pour cultiver les Plantes Medecinales; où vostre peuple ait recours en ses infirmités; où les disciples de la Medecine puissent apprendre; & où ceux qui la professent s'adressent à leur besoin.

Cy-deuant l'on visitoit celuy de Mont-pellier, Edifice de vos deuanciers; & les apprentifs s'y acheminoient pour s'instruire; maintenant il n'est plus; la place d'un bastion en conserue seulement le nom; toutes ses Plantes soigneusement cultiuées, qu'une peine indicible auoit curieusement assemblées, sont ores au neant; il ne reste ny vestige du Jardin, ny racines de ses arbres; & ne scauroit-on plus où aller pour trouuer vne semblable Ecole, Ainsi se perdra cette necessaire Estude, au prejudice de la Medecine & de vos sujets, si V. M. ne gratifie sa bonne ville de Paris, de ce qu'il conuient pour vn si

A

charitable & vtil deſſein. Ce n'eſt pas que cette glorieuſe Ville, deſire prèdre auantage de la ruine des autres Citez; ny que de leurs pierres elle vueille ſurhauffer ſes palais. Voſtre ſeule preſence, SIRE, eſt ce qui l'eſleue & qui la rède ſuperbe entre toutes les villes de voſtre Royaume; auſſi n'attend-elle ſon bien que de vous: Elle ne demande point pour les parterres de ce Jardin le fond deſtiné à celui de Mont-pellier; Elle ne pourroit ſouffrir que l'on luy reprochaſt qu'elle fuſt reueſtuë des deſpoüilles d'une ville infortunée. Mais vous eſtes tres-humblemēt ſupplié, SIRE, d'eſtendre pour elle voſtre liberalité. Paris eſt le ſejour le plus beau de V. M. la ville capitale de ſon Eſtat, l'abord de tous les peuples de la terre, le lieu de la plus celebre Vniuerſité, & de la plus fameuſe Faculté de Medecine de ſon Royaume. Vn tel preſent luy eſt conuenable & vtilement neceſſaire, voire autant que les Plâtes le ſont en la Medecine; le dy neceſſaire, tant pour la grande diuerſité des maladies trauaillans ſon menu peuple (qui pauvre & chetif n'a recours qu'aux herbes, ſes moyens ne ſe pouuans eſtendre aux remedes des boutiques) que pour plus ſeulement & fidelement compoſer les medicamens.

Car cela eſt congneu d'un chacun, SIRE, que ceux qui s'entremettent de la vente & cueillette des Plantes Medecinales, ne ſont que de pauvres idiots & quelques femmelettes. Ils les reçoient des mains des païſans venans au marché qui les leur vendent, puis les eſtallent & les debitent à qui en veut; non tousiours de celles que l'on leur demande, par ce que ſouuent l'achetant & le vendât les connoiſſent comme le permet leur capacité; Ils donnent ce qu'ils préſent auoir, le Fenouil pour l'Anet,

le Daucus pour le Sefeli de Pré, & telle fois pourra t'il es-
choir que les venimeuses seront baillées pour les salutai-
res, la Ciguë pour le Myrrhis, & le Napele pour l'Anthore.

Cette erreur n'est pas seule, ell'est fuiuite d'une autre au-
tant importante; C'est que ces bonnes gens n'ayans des
Simples frais que les iours de marché, & le plus fouuët de
quinzaine en quinzaine, Ils s'efforcët de garder ce qu'ils
ne debitent, crainte de perdre à leur marchandise, l'arro-
sans d'eau soir & matin, puis font accroire aux facils a-
chetans que ces restes viennent d'estre cueillis, qu'ils
sont encores tout humides de rosee, les entretenans ain-
si en frescheur entassez les vns sur les autres en grands
monceaux, tant qu'ils s'eschauffent & pourrissent, puis
portez d'un courage miserablement mercenaire, pour
ne rien perdre de leur chetif gain, ils font fecher ce fient,
& le gardent pour le vendre l'hyuer lors que l'on ne
trouue plus de plantes sinon feches, trompans de la for-
tele sain achetant, & le malade patissant, pour vn peu
d'argent, au prejudice de la santé, voire au hazard de la
vie du languissant; car par necessité telles herbes sont
prises faute d'autres, tant pour les medicamens internes
que pour les externes. Les plus curieux de leur santé &
de la longueur de leurs iours peuuent tomber en ce des-
ordre s'ils n'ont des Apoticairens entendus & fidels; estât
vray semblable qu'ils ne sont tous esgaux en la connois-
sance des vegetaux, ny tous conformes en fidelité &
probité.

Ces considerables intereests du riche & du pauvre, &
de la santé à chacun plaisante & necessaire, demandent
tres-humblement à V. M. l'edifice de ce Iardin, où à
toutes heures & occasions l'on puisse trouuer des Plan-

A ij

res legitimes selon que les pourront fournir les saisons ; Le Medecin , le Chirurgien & Apoticaire le vous demandent encore ; Car **SIRE**, les plantes sont en la Medecine, ce que la pierre, le mortier & le bois sont en l'Architecture; sans matiere non plus que cette Artiste, elle ne sçauroit ouurer. Esculape, Podalire, Machaon, Hypocrates, Galien, Auicenne, Aece, Oribase, Æginete & les autres Docteurs tant vieux que nouveaux, ont laissé de tres-excellens auis pour la connoissance des maladies, de leurs causes & accidens & pour leurs guerisons. Mais ils profitent aussi peu sans les Plantes que les preceptes de Vitruue sans materiaux.

Il se peut faire (**SIRE**) que ma proposition ne sera esgalement bien receuë de tous ceux qui aprochent de **V. M.** & que quelques esprits qui ont passé les limites du Iardin de leurs peres, & peu plus loing, luy diront; qu'ils ont cy-deuant veu le Iardin de Mont-pellier, mais qu'ils ne croient pas que l'on en puisse construire vn semblable à Paris, tant pour les Plantes qui n'y croissent point, que pour la difference du climat: s'imaginant que le seul Languedoc produit les herbes Medecinales & qu'elles ne vegetent nulle autre part; comme si ce Zenit estoit seul propre à ce dessein. Contre tel sentiment (**SIRE**) i'ose asseurer **V. M.** que chasque petit Canton des Prouinces; nourrit des Plantes qui luy sont tres-particulieres. Le Languedoc à les siennes, nullement trouuées es enuiron de Paris; & le terroir Parisien en contient aussi, qui se cultiuent avec pareille difficulté en Languedoc, que celles du Languedoc & de la Prouence icy: mesme vostre bois de Madril en esleue, difficillement trouuées ailleurs; Il n'est pas iusqu'au petit

tertre nommé le Mont-Valerien, qui ne donne naissance à quelqu'un, que les Herboristes ne rencontrent qu'en sa petite croupe. L'on sçait que les Rosmarins & les Lauandes sont les hayes & les Landes de Prouence & de Languedoc; que le Kermes y croist comme en son propre lieu: Mais si les habitans de ces terres desirent auoir le Mirte Aleman, le Houx, la grande Esule sur-nommée des Germains & autre grand nombre de Plantes plus grand que celuy de leur region; ils sont obligez de les chercher aux Prouinces eslongnees, & de les cultiuer avec pareil soin que nous les Orengers, Citronniers & Grenadiers; sinon à les deffendre du froid, au moins à les tenir au frais. Bref (SIRE) tout n'est pas par tout, vne Prouince secourt l'autre, ie peux asseurer que Paris situé souz le 48. degré d'elevation Polaire, & presque au milieu de la distance qui est entre l'Æquinoxial & le Pole est propre (avec quelque soin) d'esleuer de toutes sortes de plantes, tant des païs froids que des chauds; mesme sans beaucoup de peine la Canne de sucre y a pris racine, & i'y ay veu germer des Palmes.

Cette premiere objection refutée, ils pourront adiouster celle-cy, & dire à V. M. que les mineraux sont autant ou plus efficaces que les vegetaux pour remedes, & pour entrer en la composition des medicamens; Le leur aduoüe, SIRE, que la Medecine s'en sert, mais non avec tant de familiarité ny d'assurance que des herbes; la grande distance de leur nature à celle de l'animal, les rend suspects, Il leur faut beaucoup d'art pour les approcher & les rendre vsagers à l'homme; cette pratique n'est pas permise à vn chacun; Celle des Plantes au contraire est voisine & facile; la complexion humaine est

A iij

plus fauorablement & doucement alteree des natures proches que des eslongnees.

Ceux encore qui pretendent de guarir toutes les maladies du corps humain par le Senné & la Saignee, desirans de trauerfer cette vtile entreprise, pourront aussi dire à V. M. qu'il n'est pas besoin d'un grand Iardin pour deux ou trois cens Plantes en vſage, & que la Medecine s'est bien pratiquée dedans Paris depuis plusieurs ſiecles qu'il est baſty, ſans telle deſpenſe & ſans les nouueautez que ie propoſe, Je leur reſpōds, S I R E, que cela eſt vray en ce qui concerne la vulgaire pratique; Mais auſſi ceux qui la ſuiuent ſont obligez à la honte de ce ridicul prouerbe, que toutes les maladies terminees en ique leur font la nique; ce qui à l'aduenture ne leur arriueroit ſ'ils recherchoient la principale vertu des herbes, qui ne conſiſte pas à ſeulement eſchauffer ou rafraifchir, à humecter ou deſſecher, à ſubtilier ou incraffer, à digerer & incifer, & autres ſemblables qualitez auſquelles ils ont mis toute leur attente, ſans faire eſtat de celles qui procedent de la proprieté de toute la ſubſtance, les plus efficaceuſes, telles que ſont celles que l'antiquité a nommees Cephaliques, Cardiaques, Pulmoniques, Epatiques, Hiſteriques, Vulneraires, Neruales & autres pour la conuenance qu'elles ont naturellement à ces parties, & encore les purgatifs comme la Rhubarbe, le Senné, le Turbit, l'Aloës & les autres, leſquels ne purgent point pour ce qu'ils ſont chauds ou froids, incifiſs ou incraffans: Mais par ce que la Nature les a conſtituez laxatifs, ainſi que l'experience l'a deſcouuert & iournellement le confirme.

Je leur reſponds d'abōdant, S I R E, que c'eſt donc inu-

tilement qu'ils aprennent à connoistre les autres Plantes & qu'en vain tant d'Auteurs en ont escrit & remply de gros volumes, puis qu'elles sont infertiles de vertuz, voire que c'est envain que Dieu les a créées, & la Nature produites si elles n'ont aucune propriété. Et eux encores plus ineptes d'occuper leur temps à telle Estude. Ils en font pourtāt querimonie, mais c'est à guise des Charlatans, qui font monstre & grande parade de choses friuoles, Car il est impossible d'estimer les Plantes & de blasmer ou contredire mon dessein.

Mais pour dauantage presser l'obiection ennemie, Je dy, SIRE, apres Aristote, qu'il ne se rencontre aucune chose en la Nature qui n'ait son opposé & contraire; que les causes des maladies estans Substances ou Accidens, doiuent auoir par la raison de ceste maxime, leurs contraires, lesquels par necessité sont en Nature, & de là deuroient passer en l'art s'il estoit deuëment exercé, ce que n'estant pas comme il paroist en ce qu'ils ne guarissent toutes les maladies guarissables, voire souuent de tres-chetiues infirmittez leur font honte; dequoy ils s'enfuit que tous les contraires des indispositions & de leurs causes ne sont pas conneuz par ceux qui n'vsent que de la Saignée & du Senné, & de deux ou trois cens plantes pour leurs cures; Et qu'il les faut chercher ailleurs qu'en leur pratique. Mais où plus seurement & facilement qu'en vn grand nombre de Plantes negligees, dont plusieurs particuliers çà & là espars, se seruent heureusement, & font des merueilles?

Cela reconneu de plusieurs Nations, Elles ont construit des Iardins pour cét apprentissage; Entr'autres les Venitiens en ont edifié vn à Padouë, grandement esti-

mé des peup'es qui l'ont veu, tant pour sa grandeur & beauté, que pour les raretez qu'il contient. Il a cousté à ceste Republique plus de cent mille ducats à faire, & avec raison, car il n'y a rien de si cher en la vie que la santé. Les Flamans en ont aussi fait construire vn a Leïden. L'Angleterre à le sien; & beaucoup d'autres lieux. Il n'y a que la France qui en est maintenant destituée.

A l'adventure pourrat'on dire à V. M. sur ces exemples, que Robin est son Herboriste, qu'il a vn Iardin où les Plantes Medecinales se cultiuent; Et pour cela, que celuy que ie propose est superflu. Je responds à cette dernière attaque, SIRE, que Robin n'ayant que quatre cens liures de pension de V. M. qu'il est impossible qu'il en puisse entretenir vn Iardin conuenable à la grandeur de Paris. Tout le monde sçait que le sien ne contient pas vn quartier de terre. Il est compassé à ses facultez, & non au merite de cette grande Ville; aussi ne peut-il cultiuer qu'une seule plante de chasque espece de celles qu'il peut recouurer, qui ne sçauroient monter à deux cens tant.

Le Iardin que ie propose doit auoir d'espace cinquante arpens ou plus; où les Plantes ne seront pas seulement singulieres pour l'apprentissage, mais en multitude pour l'vsage, & pour fournir à l'experience; outre que ie propose d'autres conditions que Robin ne sçauroit accomplir.

Car, SIRE, par son establissement, l'asseure V. M. que toutes les Plantes qui se pourront accommoder à nostre Climat, soit naturellement ou artificiellement, y seront cultiuées, qu'en leur saison elles y seront trouuées vertes, Et en autre temps on les y rencontrera seches
apres

apres auoir esté cueillies en âge & temps conuenable. Mais comme de routes, le tout ne se peut pas garder, & n'est pas en vſage; des vnes la racine ou l'efcorce, ou le bois, ou la fueille, ou la fleur, ou le fruiſt, ou la ſemence, ou la gomme, ou la larme, ou l'excroiſſance, ou quelque autre partie telle qu'elle ſoit, ſera conſeruée pour ceux qui en auront beſoin.

Ie propoſe d'abondant à V. M. pour l'vtilité publique, de tenir de toutes les eaux diſtillées ſelon le memoire que ie luy preſente; Car V. M. doit eſtre aduertie que les Apoticaireſ qui les deuroient garder, n'en conſeruent pas le quart; Encore ce peu qu'ils en ont, eſt pour la pluſpart diſtillé en chappelles de plomb, par conſequent remply de ceruſe; ſentent le feu, & difficilement ſe peuuent elles conſeruer vn an. Au contraire celles-cy, faites par autres vaiſſeaux & d'autre façon, ne ſentirôt le feu; & de vingt ans ne ſe peuuent corrompre.

Les ſucs des Plantes ſont également neceſſaires avec les eaux, Neantmoins les Apoticaireſ n'en ayans aſſez de debit, les conſeruent aſſi peu que les eaux, voire les negligent du tout. Ie promets d'en conſeruer ſuiuant le memoire qui ſuit celuy des eaux & d'an en an les renouer.

A ces eaux & ſucs, ie joindray de toutes les eſſences & ſels des Plantes ſelon leur memoire, à fin que les Apoticaireſ & les particuliers qui en auront affaire, y puiſſent auoir recours.

Et pource que ce Iardin eſt particulierement conſtruit pour inſtruire l'apprentif de Medecine; I'offre de faire leçon des Plantes, donnant connoiſſance de leurs Synonimes, des lieux où elles croiſſent, des temps de

leur maturité & cuillette; le moyen de les conseruer, leurs qualitez premieres & secondes, & le plus des troisiemes qu'il me sera possible, me seruant pour cela des Auteurs plus celebres & approuuez, sans oublier leur vsage; Laquelle leçon se fera deux fois la sepmaine, à commencer du premier iour de May que les Plantes paroissent, iusques au dernier iour de Septembre qu'elles declinent bien fort.

Ayant asseuré V. M. de tenir des eaux, des suc, des essences & des sels des Plantes, dont trois sont œuures de feu, Il est fort à propos & necessaire de rendre raison de leur façon. Pour cela, ie promets de faire vn cours de l'Art distillatoire & de monstrier toutes ces operations au desireux d'apprendre.

Et dauantage, comme c'est vne partie grandement necessaire à la Medecine que la connoissance des lieux, des eaux & de l'air, ainsi que l'enseigne Hypocrates, & du leuer & coucher des estoilles fixes, à quoy l'on ne peut arriuer sans l'Astrologie; Je liray, souz le bon plaisir de V. M. vn Compendium d'Astrologie, seruant du tout à cette connoissance, & à l'explication du liure de *Decubitu ex Mathematica scientia*, attribué à Galien, & le *Tatromathematica* d'Hermes, par le moyen desquels l'on pourra facilement entendre la science des iours critics.

De toutes ces offres V. M. l'ayant agreable, en fera son premier Medecin Iuge, & de luy prendra auis de leur bonté & vtilité, luy donnant la charge, deux fois l'année, de visiter ou faire visiter par personne capable qu'il commettra en sa place, ce Iardin, pour voir s'il est bien & deuëment entretenu; si les Plantes sechées &

leurs parties sont legitimes, si les eaux, les suc, les essences & les sels sont bien faits, & si le tout est en quantité conuenable.

V. M. ayant accompli ce desirable ouurage par ma conduite & souz la direction de son premier Medecin, en cas de mort, la presentation de celuy qui deura succeder appartiendra, s'il plaist à V. M. à son premier Medecin, lequel choisira ce personnage de bonnes mœurs, Medecin docte & versé en l'art Spagyrique, & en la science Astrologique, à fin d'entretenir les promesses que j'ay faites à V. M. & receura son serment.

Cet Edifice peut estre acheué pour deux cens milliers, & vingt mil liures de rente annuelle, sçauoir les deux cens mil liures, pour l'achapt de cinquante arpens de terre, pour leur closture, bastimens, recouurement des Plantes, tant domestiques qu'estrangeres, achapt des vaisseaux & des vstenciles propres & necessaires à ce dessein. Et les vingt mil liures de rente annuelle, pour l'entretien ordinaire de douze hommes, & encor' pour entretenir les vaisseaux & les autres vstenciles propres aux operations proposees. Six de ces hommes, seront employez aux Prouinces esloignées pour le recouurement des Plantes; quatre des six autres vacqueront à la culture du Iardin, & les deux autres restans seront commis pour la cueillette des Plantes, distillations des eaux & essences, & sur les autres œures de feu.

La somme est petite pour l'ouurage, Celuy de Montpellier a plus cousté à vos deuanciers. I'oseroy bien pourtant promettre que celuy que ie propose, estant edifié, comme porte le Plan que ie presente à V. M. sera de beaucoup plus beau & plus riche de Plantes.

B ij

Ioinct que le sieur Richer qui auoit soin de la culture de l'autre, n'estoit obligé à pas vne des conditions que i'offre.

Deduisant par le menu les frais qu'il conuient faire, il lera aisé de iuger que la somme que ie demande est iuste.

Premierement, Pour l'achapt de cinquante arpens de terre, cinquante mil liures, qui est le moindre prix, au lieu ou l'on designe cette construction, d'autât que ce sont marests; Pour leur closture à mille toises de circuit sur deux toises de hault, compris trois pieds pour le fondement, font deux mil toises, & la toise vallant neuf liures, estât faite de chaux & sable à chaisnes de pierres de taille, les deux mille toises cousterót dixhuiet mil liures.

Pour la Galerie seruant en son hault estage à secher & conseruer les Plantes & leurs parties, & le dessous pour leurs distilations, ayant cinquante toises de long sur quatre de large, & six de hault, au bout vn Pauillon pour loger des ouuriers, Le dedans de la Gallerie rempli d'armoires pour serrer les Plantes, coustera, tant pour la Maçonnerie de six cens quarante huit toises, pour les cloisons, planchers, charpenterie, menuiserie des portes & fenestres & des armoires, plus de vingt mil liures.

Pour le principal logement consistant en deux Pauillons joinctz par vn corps d'hostel où seront les salles à faire les leçons, Caues dessous, aux costez les Escuries & autres lieux, tant pour loger les chevaux, seruans au Iardin pour porter les terres & autres choses necessaires, que pour les charrettes & tombereaux, & deux petits Pauillons à l'entrée pour des logemens particuliers, coustera le tout soixante mil liures.

Toutes ces sommes jointes ensemble montent à cent cinquante mil liures, lesquels ostez de deux cens mil liures demandez, reste cinquante mil liures pour esleuer vne Montagne au milieu du Iardin, contenant quatre arpens de large & neuf à dix toises de haut pour dresser les parterres, creuser les viuiers, acheter les Plantes qui doiuent estre en grand nombre, fournir de vaisseaux & de toutes les vstenciles seruans à l'art distillatoire.

Par ce memoire, SIRE, V. M. peut congnoistre que la somme demandée n'est que tres-juste : Les Maistres des œuures de ses bastimens, luy en peuuent donner auis.

Quant à la somme de vingt mil liures de rente, Je croy que V. M. ne la trouuera excessiue, pour entretenir douze hommes d'ordinaire, sans les extraordinaires, selon les saisons pour l'entretien des outils & vaisseaux, & pour mil faux fraiz qu'il conuient faire de moment à autre.

Reste à trouuer le fond, si V. M. a agreable que la fidele ville de Paris jouisse d'un tel benefice, Car il n'est pas raisonnable, apres tant de si grandes despenses que V. M. a faites depuis son aduenement à la Couronne, & principalement depuis deux & trois ans, de prendre pour ce dessein tel loüable qu'il puisse estre, de ses finances ordinaires. Aussi n'est-ce sur tels deniers que ie desire estre assigné, Il y en a d'autres & tellement extraordinaires, que V. M. n'en receut oncques denier. Ils ne sont ores ny dedans ses Receptes particulieres ny generales. Neantmoins le moyen de les recueillir est desia estably en quelques lieux bien legitimement & sans la foule du peuple, tellement que c'est vne chose nouuel-

B iij

le sans former de nouveauté, & dequoy V. M. peut gratifier Paris, la merueille des villes, en laquelle elle a plus de gloire qu'en dix autres des meilleures Citez de son Royaume; Son peuple & sa faculté de Medecine, voire tous les peuples de la terre s'esjouiront de ce benefice, d'un bien caché & qui n'entre point es coffres de V. M. Elle en fera un bien public, qui penetrera le cœur de tous ses sujets, lesquels obligez de nouveau par ce present, prieront le Tout puissant pour sa santé & prosperité, & pour l'accomplissement de tous ses bons dessein. A quoy se sentira plus particulièrement & plus estroitement obligé à vostre Majesté.

Son tres-humble & tres-fidele sujet,
GVY DE LA BROsse.

MONSEIGNEVR
LE TRES ILLVSTRE
ET LE TRES REVEREND
CARDINAL,

MONSEIGNEVR,
Estant nommé au Roy, par Mon-
sieur l'herault son premier Medecin,
pour avoir la charge & le gouverne-
ment du Jardin Royal des Plantes
Medicinales que la Majesté entend
estre conduict en l'un des lieux
la plus grande Paroisse, & de la Surintendance de quel elle luy
a esté donné : C'est à moy à poursuivre l'edifice, & à dis-
puter l'ouvrage ; mettant en évidence, au plustost de
mon possible, la besogne que l'on m'a commandé. Que
plent à Dieu qu'elle dépende de mon seul pouvoir, &
luy venu au Ciel que se la porterois à telle perfection,
que nos voisins virent l'estat de l'ouvrage, & nos soy-
sies l'admiration. Mais ma principale intention est de vous
A

à la fin de la semaine, le mercredi 11. Il peut
grander Paris, la mercuriale des villes, en laquelle on a
plu de gloire, en ce dit temps des merveilles. Comme
l'on a vu en ce temps de la fureur de l'indigne
vices, les peuples de la terre s'effrayent de ce bruit
loue, d'en bien causer & qui n'ont point de copies de
V.M. Il le en feroit bien qu'il en pût passer le cœur
de ceux qui l'ont, les gens d'illages de nouvelles par se
prouver, pour le l'accomplissement pour le l'accomplissement & pour
prouver, de pour l'accomplissement de tous les bons des-
seins. A quel le l'accomplissement de tous les plus
réjouissants de la terre.

Il y a encore une chose à dire, c'est que l'on a vu
en ce temps de la fureur de l'indigne vices, les peuples
de la terre s'effrayent de ce bruit loue, d'en bien causer
& qui n'ont point de copies de V.M. Il le en feroit bien
qu'il en pût passer le cœur de ceux qui l'ont, les gens
d'illages de nouvelles par se prouver, pour le l'accomplissement
pour le l'accomplissement & pour prouver, de pour
l'accomplissement de tous les bons dessein.

En ce temps de la fureur de l'indigne vices,
les peuples de la terre s'effrayent de ce bruit loue,
d'en bien causer & qui n'ont point de copies de V.M.

Il y a encore une chose à dire, c'est que l'on a vu
en ce temps de la fureur de l'indigne vices, les peuples
de la terre s'effrayent de ce bruit loue, d'en bien causer
& qui n'ont point de copies de V.M. Il le en feroit bien
qu'il en pût passer le cœur de ceux qui l'ont, les gens
d'illages de nouvelles par se prouver, pour le l'accomplissement
pour le l'accomplissement & pour prouver, de pour
l'accomplissement de tous les bons dessein.